



Sommaire

Maristes aujourd'hui

2 _ Échos & nouvelles

3 _ Tant de beauté !
Retour d'Océanie

Histoire & spiritualité

5 _ Une chapelle bien trop belle

Contemplation

6 _ La Sagrada Familia

Mosaïque

4 _ Mots d'enfant

4 _ Quasimodo

8 _ L'art cherche-t-il le beau ?

9 _ Humanités

10 _ C'est trop beau...

11 _ La cathédrale

Dans la Bible

12 _ La beauté du Verbe

Voici un thème qui nous a enthousiasmés : la beauté ! Les difficultés ont vraiment commencé lorsqu'il a fallu trouver la photo d'illustration de la couverture du numéro, une nouveauté de notre maquette retravaillée.

Ce n'est qu'après un temps d'échanges, après avoir devisé sur les merveilles de la Création, sur la splendeur de certains paysages – océaniques entre autres, sur des émotions vécues au contact d'œuvres d'art, que nous avons ensemble estimé que l'image la plus signifiante de la beauté, c'était finalement... nous.

Ce que nous avons en tête était alors de deux ordres : d'abord l'idée que Dieu ayant fait l'Homme à son image, nous sommes invités à visiter dans notre réalité humaine ce qui est beau et bon. Cela suppose notamment un travail de conversion de notre regard – mariste ? – pour tenter de prendre du recul à l'égard des images construites et fantasmées de la beauté que l'on trouve par exemple dans certaines publicités. Certaines, pas toutes. Je repense par exemple à une campagne de la marque de produits de soin Dove qui mettait en scène des personnes âgées, ridées, rondes, etc. avec le slogan « Bienvenue à la beauté réelle ».

Ensuite, il y a l'idée que, derrière l'apparence, nous avons tous quelque chose de beau en nous. Une petite part intérieure, qui est parfois inconnue et cachée, ne se révélant qu'avec du temps : un talent de bricolage par exemple, un sens de l'humour insoupçonné, un esprit de service, une oreille attentive, pour ne prendre que des exemples puisés au sein de notre comité de rédaction (rejoignez-nous !). Le point commun, me semble-t-il, est que du beau procède la joie.

J'ai fait moi-même l'expérience que ce qui est inconnu et caché peut être ---

Regards maristes

Le Comité de rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes prêtes à enrichir la revue par leur contribution. Compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, elle se permettra toutefois de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour le prochain numéro de *Regards maristes*, nous avons choisi comme thème « **Gourmandises** ». Pour nous, un bon texte doit être court, environ 1500 signes, dans tous les cas il fera moins de 2000 signes. Merci à qui le pourra.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

Vous pouvez soutenir la revue en envoyant votre versement à *Regards Maristes*. Si vous souhaitez bénéficier d'un reçu fiscal (dons au-dessus de 50€), veuillez libeller votre chèque à l'ordre de Région France de la Société de Marie en indiquant au dos la mention *Regards maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu.

- Pères Maristes - Région de France
104, rue de Vaugirard 75006 Paris
- regards.maristes@gmail.com



François Drouilly - Corinne Fenet - Florent Nouschi - Didier Tourette - Béatrice Van Huffel - Alexandra Yannicopoulos Boulet

Édité à 1980 exemplaires par la Région France de la Société de Marie, 104, rue de Vaugirard, 75006 Paris - 3 numéros par an - Responsable de la publication : Bernard Fenet - Rédaction en chef : Florent Nouschi - Maquette : Frédéric Isasa (<http://isasa.free.fr>) - Impression : CIA Graphic (58)

beau, et source d'une Joie profonde : lorsque ma fille était encore dans le ventre de sa mère, je l'appelais déjà à travers la peau « Ma Beauté »...

C'est donc tout naturellement que je vous souhaite de belles et joyeuses découvertes dans ce numéro.

Florent Nouschi, laïc mariste

échos & nouvelles

— **Le chapitre général de la Société de Marie** se déroulera du 20 septembre au 11 octobre, à Nemi, en Italie. Il se réunit tous les huit ans. Il rassemble une quarantaine de religieux dont les provinciaux et des délégués du monde entier élus par chacune des provinces. Selon les constitutions de la SM, il « *représente la Société tout entière rassemblée pour vérifier sa fidélité à son esprit et à sa mission, pour régler les questions importantes la concernant dans son ensemble, pour décider des orientations à prendre pour l'avenir et pour élire le supérieur général et son conseil* ». Le chapitre 2017 est le XXIX^e chapitre général depuis la fondation de la Société de Marie. Deux représentants du World Marist Lay Coordination participeront pendant quelques jours aux travaux et échanges. Notre prière les accompagne !

— Relais Mariste en Eaux Vives

La semaine du 20 au 26 août 2017 a été le moment choisi pour des vacances familiales et spirituelles dans le Haut-Languedoc sur le thème des Eaux Vives. Une belle expérience de vie fraternelle entre des pères maristes et des familles. Rendez-vous dans deux ans pour le prochain Relais et bon courage à la nouvelle équipe d'organisation.

— Pentecôte 2017 — *Et si on osait la fraternité ?*

Le rassemblement de Pentecôte, organisé par le Comité des « Maristes Laïcs » à la Neylière les 3 au et 4 juin derniers, a été une belle occasion d'échanges entre hommes et femmes de bonne volonté... qui s'interrogent (*Comment vivre la fraternité sans gommer les différences, vivre nos divergences sans en rester à une simple juxtaposition, sans dialogue et sans communion ?*)... et qui s'engagent : *La fraternité est une victoire difficile, jamais acquise, sur ce qui nous sépare. Elle passe par une exigence de vérité.*

— **Le Saint Nom de Marie** que l'Église célèbre chaque année le 12 septembre, est une fête mariale assez discrète... et d'autant plus chère au cœur des Maristes, que c'est de là qu'ils tiennent leur nom ! Venez partager avec eux, avec nous, ce moment de joie :

- à Toulon, le dimanche 24 septembre (Centre Spirituel Mariste, 22, rue Clapier) : messe, à 10h, suivie d'un temps de témoignages et de partages. Verre de l'amitié.
- à Paris, le mardi 12 septembre (104, rue de Vaugirard) : messe, à 18h, suivie d'un « repas tiré du sac ». Renseignement : jy.denizet@orange.fr.

— Formation à la spiritualité mariste

Le cycle se poursuit pour la deuxième année **sur les trois établissements scolaires de l'aire toulonnaise**. Une rencontre des formateurs aura lieu le samedi 30 septembre (de 9h à 12h) au Centre Spirituel Mariste de Toulon, 22, rue Clapier. Pour en savoir plus, contactez par mail Bernard Bourtot à l'adresse : bourtotb@orange.fr

— L'anniversaire des sœurs maristes !

Les sœurs maristes invitent tous leurs amis (Pères, Frères, SMSMS, Laïcs), à célébrer leurs 200 ans d'existence, au cours d'une messe d'action de grâces qui sera célébrée à Coutouvre (département de la Loire) le 3 octobre 2017 : c'est là qu'elles ont quitté pays et parents pour commencer la Société de la Sainte Vierge. Pour plus de renseignements, un contact e-mail : mariteterra@yahoo.fr.

Tant de beauté !

Retour d'Océanie

Les montagnes qui se reflètent dans la mer, les fleurs à nulle autre pareilles, qui s'offrent à vous, partout où vous allez, et qui procurent aux botanistes les plus belles émotions de leur carrière, l'eau qui se marie avec la verdure, avec la montagne, avec le ciel, avec les lagons, les plages...

Plus que les mots, les cartes postales sont éloquentes sur ce thème ! Les premiers pères maristes arrivés dans ces régions ont contribué à faire connaître les richesses incroyables de la flore de ce continent.

Et pourtant, lorsque l'énumération est terminée, a-t-on fait le tour de la question ? Je crois qu'il serait juste d'évoquer une beauté « menacée ». Ici, le réchauffement climatique n'est pas l'affaire d'un article de journal ou d'une revue scientifique. C'est une réalité qui se traduit par la disparition de quelques îlots en attendant les suivants. L'eau monte et les habitants déguerpissent. Il paraît que la Nouvelle-Zélande a ouvert ses portes pour en accueillir quelques-uns. Mais ce qui est certain, c'est que des avions désireux de ne pas se transformer en hydravions ont calé leurs horaires sur celui des marées.

Au Vanuatu, les sœurs maristes missionnaires m'accueillent : elles se désolent, pour leur propriété entourée de toutes parts par les eaux. Et voici que s'élèvent lentement mais sûrement, des murs, ceux des promoteurs chinois qui construisent des hôtels. Tourisme bien sûr... et horizon bouché...

Un énorme paquebot apparaît à



l'horizon. On distingue les huit étages de cabines. Il déverse son contenu d'Australiens qui parviennent sur les rives dans des « vraies » pirogues menées par des vrais « indigènes ». On est à l'île des Pins. Sur le rivage, on se met en tenue ou plutôt on la retire pour bronzer. On achète quelques babioles aux « indigènes ». Et on repart. Qu'auront-ils découvert de la beauté de cette île, de sa végétation qui couvre certains chemins d'une véritable toiture de branches et de feuilles...

Il y a aussi cette beauté invisible à nos yeux occidentaux, celle des signes et des symboles. Je pense à ces deux magnifiques figures en bois qui gardent l'entrée du presbytère de l'île des Pins. On peut y voir un beau travail d'art, mais plus encore, on peut aussi y découvrir une signification spirituelle profonde, riche, comme me l'a expliqué un

jour Roch Apikawa, le vicaire général du diocèse.

La beauté, je l'ai aussi trouvée dans les célébrations, non pas dans l'intrusion de rites extraordinaires mais plutôt dans la ferveur, l'engagement des fidèles dans l'action liturgique : je pense à la messe de minuit et à la chorale de l'île des Pins, cette cinquantaine d'hommes, de femmes, de musiciens engagés dans leur participation à la liturgie. Je pense à la célébration de l'engagement définitif d'un frère mariste, qui donnait sa part juste et respectueuse aux coutumes locales...

Le retour d'un tel séjour est difficile... J'ai beau faire des efforts, je ne retrouve pas dans le métro les mêmes sensations de bonheur.

François Drouilly,
 père mariste

Mots d'enfant

Regards Maristes _ Qu'est-ce que tu trouves beau dans le monde et pourquoi ?

Je trouve beau dans le monde :

- la vie car cela me permet les autres choses que je trouve belles ;
- ma famille car elle m'aide à vivre et je l'aime ;
- notre planète, que le Seigneur Dieu a créée de ses mains et de son souffle ;
- ma maison, je l'aime et n'ai pas envie de la quitter ;
- mes amies, elles m'encouragent et me redonnent la joie .

RM _ As-tu déjà été émue par la beauté de quelque chose ou de quelqu'un ? De quoi te rappelles-tu ?

Oui, j'ai déjà été émue par la beauté de quelque chose ainsi que celle de quelqu'un : celle de mes parents et de mes frères et sœurs, du monde que Dieu a créé de ses mains, des personnes qui m'entourent.

Je me rappelle aussi d'un jour, celui de mon anniversaire de 4 ans où Maman m'avait fait un gâteau en forme de château et avait posé deux figurines de prince et princesse, il était beau et bon !

RM _ Qu'est ce qui fait la beauté d'une personne d'après toi ?

Ce qui fait la beauté d'une personne c'est sa personnalité. Je m'explique : ce sont les talents, les défauts, les qualités, les passions et la détermination d'une personne qui font sa beauté et sa personnalité.

C'est aussi son amour et son amitié qui font sa beauté.

RM _ Qu'est-ce que tu trouves beau chez toi ?

Chez moi, ce que je trouve beau, c'est :
- ma personnalité (défauts, qualités...);
- mon visage (mes cheveux, mes yeux...);
- mon cœur ;
- mes muscles (pour le sport).

Une interview de Marie Nouschi (9 ans)



Quasimodo

Le personnage de Victor Hugo, bossu, borgne et boiteux, n'est pas « aidé par la nature ».

Ses parents vont d'ailleurs l'abandonner rapidement... Il est des êtres qu'il est difficile d'appeler « mon ange »... Recueilli par le Père Frollo, Quasimodo vit enfermé à Notre-Dame, dont il est le sonneur officiel. Une mission qui le rendra sourd... infirmité supplémentaire qui, on peut l'espérer, l'aura préservé des quolibets...

Lorsque que je pense à Quasimodo, c'est l'image de Charles Laughton qui s'impose (*Quasimodo* de William Dieterle, 1939). L'acteur rentre parfaitement dans le personnage, un « quasi-homme », « un à peu près », dont la laideur suscite l'horreur, voire la haine.

Pourtant, parmi tous les personnages masculins de l'ouvrage de Victor Hugo, seul Quasimodo est paradoxalement vraiment « beau ». Le prêtre, le Père Frollo, est un personnage ambigu que ses passions contradictoires mènent à la folie ; Phoebus, le capitaine des gardes, n'est guère plus conséquent et sa passion pour Esméralda est vite oubliée lorsqu'elle risque de menacer sa situation...

La beauté de Quasimodo réside dans la plénitude de son humanité. Son amour inconditionnel pour Esméralda le conduit à la sauver du gibet, à la protéger, à risquer sa vie pour elle, à exécuter son meurtrier, puis à se laisser mourir sur sa tombe. Sa passion, sans espoir de retour, le transforme peu à peu en un preux chevalier. Au fil du roman, Quasimodo devient pleinement libre : il défie l'opinion commune, celle qui accuse Esméralda de sorcellerie, se libère du joug qu'exerce son maître, le Père Frollo.

Au départ retiré du monde, hors de toute humanité, Quasimodo conquiert libre-arbitre et capacité de jugement moral... « L'à peu près », le monstre, devient pleinement homme.

Personnage secondaire de *Notre Dame de Paris*, Quasimodo a pris de plus en plus de place dans les différentes adaptations cinématographiques du roman, jusqu'à en devenir le personnage principal, *Le Bossu de Notre-Dame*. Il me semble, et je veux croire, que ce n'est pas seulement pour ses difformités... Quasimodo incarne la beauté de la vie même. Les studios Disney ne se sont pas trompés.

Didier Tourrette
Sainte-Marie, Lyon

Une chapelle bien trop belle

Les historiens et archivistes de la Société de Marie vous le confirmeront : le souci de la beauté n'est pas dans le logiciel premier du Père Colin et de la spiritualité mariste.

Lui sont opposées sans conteste la modestie, la simplicité, l'humilité, l'extrême discrétion. Pour le Père Colin, gare à l'attachement aux sens ou à leur exaltation et, plus grave encore, gare à l'orgueil et à la vanité, complètement contraires à la manière de Marie.

Voici pour en témoigner une petite histoire significative rapportée par le Père Mayet, le toujours fidèle et humble chroniqueur de la jeune société. Il précise qu'il n'en a pas été le témoin direct mais qu'il tient les faits de la supérieure générale des Sœurs Maristes, Jeanne-Marie Chavoïn. Elle se passe en 1840 lors de l'installation d'une chapelle dans les bâtiments de Puylata, alors que vient d'être acquise cette nouvelle maison, 4, montée Saint-Barthélemy, à Lyon.

Un récit du Père Mayet

« Je ne sais comment il se fit que le Père Colin se laissa gagner et surprendre à l'occasion de la petite chapelle qui fut disposée dans l'intérieur des bâtiments et dont la décoration, riche et belle, ne convient pas bien certainement à une société qui fait une profession particulière de simplicité et de modestie, que l'on décora avec élégance. Il y voyait chaque jour avec un grand déplaisir ajouter quelque nouvel ornement. Les membres de la Société trouvaient

aussi en général qu'elle était un contresens, et étaient peinés de cela. Elle devenait trop belle ; et néanmoins à cause de l'empressement des bien-faiteurs de la Société qui présidaient eux-mêmes à ces arrangements et en faisaient en grande partie les frais, et malgré le dissentiment général, aux yeux de tout le monde on travaillait toujours à l'embellissement de ce petit sanctuaire, un des plus frais et des mieux décorés qu'il y eût à Lyon.

Mais à peine fut-il achevé que Monsieur le Supérieur qui avait été pour ainsi dire gagné pied à pied, et comme par surprise, et à qui on enlevait comme à la dérobée le consentement pour chaque nouvelle chose qu'on faisait, se réveilla comme en sursaut. La beauté de cette chapelle lui faisait une peine sensible. Il témoigna aux Maristes assemblés combien il était désolé, peiné de cela, se reprochant lui-même beaucoup sa lâcheté et se plaignant beaucoup de la surprise dont il avait été l'objet. Il dit qu'il fallait demander pardon à Marie de cette infidélité qui avait été faite, afin qu'elle daignât ne pas en punir la Société, et qu'à cet effet chaque mariste de la maison irait faire une demi-heure d'adoration devant le Saint sacrement à la chapelle de Notre-Dame de Fourvière. » Cette petite histoire éclaire certes une époque mais surtout un état d'esprit et un ordre de priorités bien clair.

Beauté des petites choses, beauté cachée, beauté intérieure

Alors pas de place pour la beauté chez les fondateurs maristes ? Ce n'est pas ce que pense Teri O'Brien, sœur mariste chargée à Belley de la maison historique des sœurs et des nombreuses archives qu'elle abrite.

Si le mot beauté n'est pas souvent prononcé dans les écrits de la mère fondatrice et des premières sœurs, sa présence est régulièrement évoquée d'une façon typiquement mariste : dans les petites choses de tous les jours. Dans le geste d'un tricot fait avec amour, dans le don d'une petite image qui fera plaisir, dans le regard d'appréciation de Jeanne-Marie Chavoïn pour le beau travail fait par des jeunes sœurs encore capables alors qu'elle-même n'a plus de forces. Jeanne-Marie parle au Père Colin de la beauté du mois de mai, parce que c'est le mois de Marie. Elle apprécie le beau temps qui permet à la nouvelle supérieure générale de venir visiter les sœurs à Jarnosse. Et quel privilège pour elles de porter le beau nom de Marie, relève-t-elle. Des échanges ou remarques du Père Colin, elle retient, réjouie, sa mention à l'évêque Belley de « la beauté des âmes des sœurs maristes » ou sa petite phrase sur la beauté et la noblesse qu'il y a à imiter la vie de la Vierge Marie.

À la suite de l'historien Jean Coste, il est devenu classique de parler des trois grands « non » du Père Colin et de la spiritualité mariste : non à la cupidité, non à l'orgueil et non au pouvoir. Nul besoin d'y ajouter « non à la beauté ». Avec Jeanne-Marie, place au oui enjoué à la beauté cachée, celle qui se révèle discrètement au jour le jour dans la bonté, la délicatesse et les petits gestes du quotidien.

Alexandra Yannicopoulos Boulet,
laïque mariste

La Sagrada Familia

« **A**u cœur du monde, sous le regard de Dieu et devant les hommes, dans un acte de foi humble et joyeux, nous avons élevé une imposante masse de matière, fruit de la nature et d'un incalculable effort de l'intelligence humaine qui a construit cette œuvre d'art. Elle est un signe visible du Dieu invisible, à la gloire duquel s'élancent ces tours, flèches qui indiquent l'absolu de la lumière et de celui qui est la Lumière, la Grandeur et la Beauté mêmes.

Dans ce cadre, Gaudí a voulu unir l'inspiration qui lui venait des trois grands livres dont il se nourrissait comme homme, comme croyant et comme architecte : le livre de la nature, le livre de la Sainte Écriture et le livre de la Liturgie.

Ainsi il a uni la réalité du monde et l'histoire du salut, comme elle nous est racontée dans la Bible et rendue présente dans la Liturgie.

Il a introduit dans l'édifice sacré des pierres, des arbres et la vie humaine, afin que toute la création converge dans la louange divine, mais, en même temps, il a placé à l'extérieur les retables, pour mettre devant les hommes le mystère de Dieu révélé dans la naissance, la passion, la mort et la résurrection de Jésus Christ.

Il collabora ainsi de manière géniale à l'édification d'une conscience humaine ancrée dans le monde, ouverte à Dieu, illuminée et sanctifiée par le Christ.

Et il réalisa ce qui est aujourd'hui une des tâches les plus importantes : dépasser la scission entre conscience humaine et conscience chrétienne, entre existence dans ce monde temporel et ouverture à la vie éternelle, entre la beauté des choses et Dieu qui est la Beauté.

Antoni Gaudí n'a pas réalisé tout cela uniquement avec des paroles, mais avec des pierres, des lignes, des superficies et des sommets.





En réalité, la beauté est la grande nécessité de l'homme ; elle est la racine de laquelle surgissent le tronc de notre paix et les fruits de notre espérance. La beauté est aussi révélatrice de Dieu, parce que, comme Lui, l'œuvre belle est pure gratuité, elle invite à la liberté et arrache à l'égoïsme. »

Benoît XVI,
7 novembre 2010, Barcelone. Dédicace de l'église de la Sagrada Família

L'art cherche-t-il le beau ?

Plutôt que d'aborder la question frontalement, je vous propose d'observer le phénomène de la création artistique au croisement de ses rapports avec l'époque, l'artiste, le public.

Or, en raison de ce rapport, je pense que l'art, en tant que création de l'homme, a plusieurs buts : plaire, représenter le monde, exprimer la vie intérieure, aider à percevoir l'impensable, mais aussi dénoncer des actes et des politiques, sans oublier... procurer de l'argent ou en placer.

Le beau arrive, ou non, de surcroît. Il est certainement espéré, mais le don de l'artiste ne suffit pas à l'atteindre. La beauté s'impose on ne sait pourquoi, par un quelque chose qui nous touche et qu'il est difficile de nommer. Qui est l'auteur de ce quelque chose ? L'artiste certes, mais l'artiste traversé par un élan qui dépasse son talent et rend l'œuvre intensément vivante.

Le moindre coup de crayon de Pablo Picasso crée de l'art. Mais quand surgit la beauté ? *Guernica* nous bouscule, nous émeut. Elle nous introduit dans l'époque d'une guerre civile effroyable. Cette peinture, commandée par le gouvernement républicain espagnol pour l'Exposition Universelle de Paris de 1937, porte la responsabilité d'un message adressé au monde. Et n'est-elle pas « belle » aussi parce qu'elle dénonce les horreurs de la guerre d'Espagne devant lesquelles nous ne pouvons rester neutres ? Elle nous violente et nous engage. Nous ne pourrions pas dire « nous ne savions pas » !



Picasso - *Guernica* (1937) - Musée Reina Sofia, Madrid

« La peinture n'est pas faite pour décorer les appartements ; c'est une arme offensive et défensive contre l'ennemi », dit Picasso. Alors, au-delà du talent de l'artiste, la beauté ne proviendrait-elle pas de l'engagement de Picasso dans un combat politique qui l'habite totalement. N'est-ce pas le résistant passionné et pur qui crée la beauté ? Mais sans la chercher, par la simple force du message qu'il a à délivrer au monde ?

Dans un tout autre ordre et d'une toute autre facture, *la Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon, du XV^e siècle et attribuée à Enguerrand Quarton, associant rigueur et simplicité, fait naître l'émotion.

Le respect du chiffre d'or, l'élégance des rythmes linéaires, l'intensité des terres de Sienne en opposition à l'or et au blanc, le sens du réel, le contraste entre la souffrance et la paix en font une œuvre d'art.

Ce tableau se contemple et nous en reconnaissons pleinement la dimension esthétique en même temps que nous nous ouvrons au message spirituel qui en fait la beauté.

L'art ne rejoint-il pas le beau quand il se met en quête de vérité, quand il cherche à exprimer autrement

l'indicible de nos recherches, de nos révoltes, quand il plonge dans les profondeurs de l'être humain, jusque en son mystère ?

Quant au *Carré blanc sur fond blanc*, peint en 1918 par Casimir Malévitch, au premier regard, qu'en dire ? Qu'en penser ?

Cette œuvre n'offre de fait aucun spectacle. Elle nous oblige alors à renoncer au plaisir immédiat. Elle nous impose une ascèse.

Voici deux carrés, d'un blanc très proche. Le plus grand donne le cadre sur lequel s'imprime un autre carré, plus petit, d'une autre matière, comme en déséquilibre, présent et absent. Nos regards n'accrochent nulle part, ils vont au loin, encore plus loin. Quelque chose s'élève.

Que provoque en nous ce tableau (que l'Histoire de l'art considère comme le premier monochrome) ? Sommes-nous capables d'en accueillir la dimension symbolique, d'en percevoir le sens et d'en découvrir la beauté ? Bernard Bro, religieux dominicain, passionné d'Art, nous en parle dans son magnifique ouvrage *La beauté sauvera le monde*. « Malevitch atteint son idéal ultime : il donne à voir l'infini qui, selon ses propres paroles, ne





Casimir Malévitch
Carré blanc sur fond blanc (1918)



Enguerrand Quarton
La Pietà de Villeneuve-lès-Avignon (1455)
Musée du Louvre, Paris

fait qu'un avec le zéro ; il ouvre une fenêtre sur l'Être, qui se confond avec le Rien. » C'est sa connaissance du peintre, de son histoire à la sortie de la révolution Russe et de sa recherche spirituelle qui permet à Bernard Bro semblable affirmation métaphysique. Mais sans doute faut-il aussi une solide formation à l'univers de l'Art pour savoir déceler, reconnaître la beauté d'une telle œuvre.

Reste que la beauté de ces trois tableaux est reconnue sans discussion possible. Tous trois se contemplent, nous ouvrent à la dimension spirituelle, à l'infini. Mais comment savoir si les peintres ont recherché cette beauté ? N'est-ce pas la force et la vérité de leur quête qui l'a produite ?

Et nous ? Au-delà de cette reconnaissance publique sommes-nous

Humanités

Quand le beau répand la terreur, Johnny crie
*Hé, regarde un peu, celle qui vient
C'est la plus belle de tout l'quartier...*
« Cette fille-là, mon vieux
Elle est terrible ! »

Quand il subit les canons
*De la maigritude, de la bronzitude sans aller à la négritude,
de la filiformitude sans aller jusqu'à l'anorexie*

Quand le beau approxime ou minimise :
« beau-père, belle-mère, belle-fille...
beau-frère »

Quand le beau dénigre
« C'est un beau-parleur »

Quand le beau s'acoquine aux forces de l'ordre
La police a réalisé un beau coup de filet

Quand le beau ensoleille le temps,
quand il fleurit le langage,
quand il fréquente Sartre,
quand il sourit Mona Lisa, noircit Soulage,
impressionne Monet, requiême Mozart, informe Rodin,

Nous ne savons plus trop ce que beauté veut dire...
Et nous sommes loin, bien loin
de la sagesse exprimée jadis dans le grec-ancien
par le concept central « kalos-kagathos »,
beau-bon, beau-et-bon...

Prenons le temps d'aller à cet endroit du lâcher-prise
où l'on ne peut penser
qu'une réalité belle puisse être mauvaise !

Anonyme du XXI^e siècle

nécessairement touchés ? Au XXI^e siècle, être réceptif à la beauté de l'Art exige de nous une réelle capacité d'adaptation, de remise en cause de critères artistiques familiers, une ouverture au sens du symbole, en même temps qu'une écoute de la société.

Toutefois, en l'absence de ces qualités il nous reste nos sensations, notre émotivité, nos histoires pour goûter le beau là où il nous atteint personnellement. Qui se permettrait de nous juger ?

Marie-Françoise de Billy,
réseau mariste du Var

C'est trop beau...

Clémence a vingt-deux ans, un début de projet de voyage et un *Canon* flambant neuf à l'objectif même pas encore rayé. Elle dégaine régulièrement son appareil devant les montagnes et les landes marécageuses qu'elle croise. « *C'est trop beau, je veux garder ça* » murmure-t-elle de temps en temps à un public de fougères.

Qu'est-ce que le beau ?

Le beau, c'est ce qu'on cherche partout et que, parfois, on perçoit sans le reconnaître. Un lever de soleil, un champ de neige, des oiseaux qui chantent, des fleurs sur une branche, une ville la nuit, la lumière sur un building... Toutes ces choses qu'on apprécie spontanément, qui s'imposent à nous.

Lorsqu'il s'agit d'usines en ruine, d'un graff sur un mur, d'inconnus dans un bus ou de la vue devenue habituelle que l'on a depuis son lieu de travail, cela devient plus compliqué...

On estime, juge, choisit, élit ce qui est beau. Les critères de la beauté se trouveraient en chacun de nous. Sauf qu'il y a un « hic » : qui a posé les critères nous permettant d'effectuer ce jugement ? Un choix s'accompagne en effet de codes pour nous guider : d'où proviennent ceux qui nous permettent de reconnaître la beauté ?

Le beau, c'est l'harmonie, l'universel

On pourrait imaginer que le beau, ce n'est rien de plus que l'ensemble des courants régissant l'univers. La vie, le temps, se déroulent et chaque événement s'enchaîne à l'autre naturellement, de manière ordonnée, harmonieuse. La beauté régit le monde. Cette vision des choses est cependant bien plus « poétique » que réaliste.

Réduire la beauté à l'harmonie peut en effet revenir à relier le concept à des codes et à des lois mathéma-

tiques. Une telle vision peut interroger l'artiste, qui, à la recherche du beau, se voit brider dans sa création : il doit respecter des règles à la lettre, une harmonie imposée. La physique, les lois naturelles, deviennent le seul critère d'art valable, un ensemble de critères indépassable. Une telle vision a conduit à des dérives : penser que seul l'art antique ou ceux qui s'en inspirent sont dignes du nom d'artiste, imposer une « académie » qui juge ce qui est digne d'être exposé, réduire la peinture au « naturalisme »...

Relier beauté et harmonie « naturelle », « universelle », peut cependant être rassurant : tout ce qui existe dans le monde possède alors un peu de beau en lui, devient appréciable. À chacun de le reconnaître...

Le beau, un concept relatif

L'art moderne affirme que le beau n'est pas l'universel. L'esthétique n'est pas régie par des règles objectives. Chacun peut avoir des critères différents dans sa définition et sa recherche du beau, de ce qu'il trouve beau, plus précisément. L'art moderne rompt avec l'idée universelle et imposée du beau et l'art contemporain va jusqu'à affranchir l'expression artistique de la quête de la beauté...

La création artistique devient un espace de liberté... restreint

L'expression artistique, l'affirmation éventuelle de ce qui est beau, ne devrait plus obéir à des codes... Il n'en est rien. La liberté de l'artiste

a été rattrapée par l'économique, le consumérisme. Le marketing, le marché de l'art, définissent une idée du beau parfaitement normée, strictement définie, en somme « prête à l'emploi ». Le « beau » est affaire de mode, il est orchestré et défini par des commerciaux, devient affaire de « gros sous ». Le marketing s'immisce dans l'art qui lui-même entre dans notre quotidien : un bon niveau de vie impose tel ou tel décor, tel ou tel environnement, qui, sous prétexte d'esthétisme, sont avant tout consommation de signes sociaux, moteur d'un système économique...

L'art « pompier » bridait autrefois la création, imposait une vision du beau. La vision contemporaine devait nous libérer... Le dictat du marché, l'appât du gain, nous ont cependant limités à un ensemble d'idées reçues qui n'ont que l'apparence de la liberté.

Le marché nous ferme à la saveur du monde, de ce que nous vivons. Savons-nous encore apprécier « gratuitement » la lumière sur le fleuve, les feuilles volantes ? Ce que l'on appelle « beauté » n'est-il pas devenu le « truc » chic et sophistiqué qui nous fait penser à une publicité ou une scène de film ? Sommes-nous encore capables de goûter le banal, de trouver de la saveur dans ce qui n'est pas sensé rendre notre vie rayonnante et exceptionnelle ? Le repoussant devient ce qui ne peut rien apporter de profitable... Notre vie est pourtant composée de ces « petits riens » dont il faut découvrir et apprécier la beauté...

La beauté ne devrait pas être réduite à un outil commercial, à une

série de règles mathématiques, à une quelconque conception figée par l'homme. Elle ne peut être codée et restreinte : cela nous empêche de découvrir notre mode et ses enchantements. Le beau ne peut se réduire à l'utile. Peindre pour peindre, créer pour le plaisir des yeux, ou peindre

pour vendre, dessiner des fringues pour mettre du beurre dans les épinards ? Je veux crayonner pour tromper l'ennui et percevoir le beau en toutes choses...

Le « beau » : laissons le concept à l'état d'idéal indistinct, et cherchons

à l'atteindre, non pas en gravant des chemins dans des collines, mais en gravissant des sommets qu'on pensait inaccessibles !

Clémence Chevignard
élève de Terminale, Sainte-Marie, Lyon



La cathédrale

Auguste Rodin (pierre, 1908)

mains droites. Implicitement donc deux personnes se joignent, et leurs mains font comme une ogive gothique, évoquant celles qu'on peut voir dans les cathédrales, monuments que Rodin admirait beaucoup : « *Toute notre France, dit-il, est dans nos cathédrales, ces vierges douloureuses toutes atteintes (il fait sans doute allusion aux séquelles de la guerre de 1870), toutes sublimes encore.* » Et de s'indigner à leur propos des restaurations entreprises par Viollet-le-Duc, restaurations qu'il jugeait abusives. Pour parler de ces monuments, trésors de sculpture et source inépuisable d'inspiration, Rodin se fait volontiers lyrique : « *La cathédrale est une agrafe qui réunit tout* » s'exclame-t-il, dans une magnifique et profonde formule... C'est donc bien à une union, à une alliance que renvoie cette oeuvre dont le premier titre fut : *L'Arche d'alliance*. Union du couple d'abord, si l'on en juge par les différences formelles perceptibles : une main à gauche, plus droite et plus longue, masculine, de laquelle s'approche la main féminine, aux doigts incurvés, douce et abandonnée... Mais, de par la symbolique qui s'attache à la verticalité, union aussi de Dieu avec les hommes réunis en son nom...

une célébration. La main n'est plus outil, tendue vers la prise, la possession, la fabrication (instruments de son propre travail, Rodin a sculpté des centaines de mains, fasciné qu'il était par leur pouvoir d'expression) ; par ailleurs la main droite, c'est aussi la main adroite, celle avec laquelle on agit pour faire, transformer, conquérir, voire dominer ou, pire encore, agresser. Or les deux mains de Rodin n'enferment pas, n'emprisonnent rien ; elles ne s'étreignent même pas dans un désir autarcique. Dans leur nudité, dépouillées qu'elles sont de tout ornement – aucun bijou n'est visible – elles font comme un réceptacle où l'espace et, surtout, la lumière ont leur place. On pourrait penser, pour justement les en distinguer, aux « mains écran » que Georges de la Tour place parfois dans ses tableaux, devant une source lumineuse, de façon à produire son fameux clair-obscur. Ici, au contraire, on est dans la transparence. Tabernacle de chair autant que de pierre, dressée pour une présence mystérieuse, cette *Cathédrale* de Rodin ne dit pas l'absence, mais l'invisibilité de l'essentiel : elle se fait sanctuaire silencieux, ouvert sur du rien pour que tout y advienne.

Voilà un titre surprenant, non dénotatif, qui ne renvoie pas immédiatement à ce qu'on voit. Et que voit-on ?

Deux mains dressées, un peu plus grandes que nature, « monumentalisées » en quelque sorte, s'incurvant l'une vers l'autre de façon à former une voûte. Ce geste est d'autant plus significatif qu'il s'agit de deux

En tout cas, nous sommes en présence d'un geste qui est à lire comme

Michel Lavielle
professeur de lettres

La beauté du Verbe

Il est étrange de constater qu'un peuple aussi doué que l'Israël des temps bibliques n'a pratiquement rien laissé sur le plan artistique.

Cela s'explique en partie par l'interdiction de produire des images – donc ni peinture ni sculpture –, par la centralisation du culte à Jérusalem – donc pas de temple en d'autres lieux –, enfin par les désastres de l'exil et des guerres. C'est comme si toute la beauté dont les fils d'Israël étaient capables s'était concentrée dans les Écritures.

À Babylone, l'auteur du livre de l'Exode décrit avec mille détails non pas la beauté passée du Temple de Salomon que Nabuchodonosor a rasé, mais, dans une mise en abyme, la splendeur future du temple de toile que Moïse devra construire dans le désert pour abriter l'arche d'alliance, avec son chandelier en or pur, ses tentures en tissus précieux, son autel en bois d'acacia décoré de bronze... Temple de mots, plus beau que celui de Salomon, plus beau que les temples babyloniens que le scribe avait sous les yeux. Or, lire et méditer ces textes constitue une manière de

rendre gloire à Dieu, une véritable liturgie. Ce temple de mots n'est pas un temple virtuel.

On pourrait en dire autant des passages qui célèbrent la beauté de la nature. La terre d'Israël y est magnifiée, elle ruisselle de lait et de miel, les eaux y coulent en abondance, la vigne et l'olivier donnent leurs fruits, bouquetins et marmottes se cachent dans les rochers. Terre sublimée, terre rêvée, terre de mémoire et de désir. Ces mots disent les promesses et les dons de Dieu. Ils font écho aux premières paroles de Dieu créateur : « *Et Dieu vit que cela était bon.* »

Et puis, il y a la beauté des visages et des corps. Comment oublier la beauté des trois matriarches, Sara, Rebecca et Rachel ? Ou celle de David, dont on nous dit : « *Il sait jouer de la musique, c'est un vaillant, il parle bien, il est beau et le Seigneur est avec lui* » ? Ou celle des amants du Cantique des Cantiques ? Reconnaissons cependant que les deux Testaments sont très sobres en ce domaine. Nous sommes invités à aller plus

« Il sait jouer de la musique, c'est un vaillant, il parle bien, il est beau et le Seigneur est avec lui. »

loin, vers une beauté paradoxale où le « bon » l'emporte sur le « beau ». Isaïe décrit ainsi le Serviteur : « *Il était comme un rejeton, comme une racine en terre aride ; sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans apparence qui nous eût séduits.* » C'est pourtant lui qui est choisi et reconnu par Dieu.

« *Voici l'homme* », dit Pilate en montrant Jésus à la foule. Défiguré, « *il n'ouvre pas la bouche* ». Mais la vie et l'Esprit coulent de son côté droit. Et, depuis ce jour, nous pouvons nous tourner vers lui, lui qui savait regarder tout être, aussi loqueteux et cabossé qu'il fût, d'une manière qui lui rendait sa dignité, pour qu'il nous fasse voir la beauté de nos frères humains.

Béatrice Van Huffel,
laïque mariste et théologienne

« Et Dieu vit que cela était bon. »